

FEUX CROISES épisode n° 1

Dédié à Irena SENDLEROWA (1910-2008) « Juste parmi les nations » résistante et militante polonaise, dont le courage a sauvé 2500 enfants juifs durant la Seconde Guerre mondiale. A tous ceux et celles qui ont suivi le même combat et sont restés dans l'ombre.

C'était un pays bleu, douillettement fourré de marnes et de lavandes. Un pays de vallées riant entre des rochers blancs, bordé de forêts sombres dont la tête coiffée de gros nuages s'appuyait sur le ciel.

Un monde tremblant de lumière blonde que rien ne semblait inquiéter.

Vu d'en bas, le village dormait comme une ruche morte. Seul le clocher aux abats-sons rongés de vermine et de pluie, perché sur la colline où s'étagaient naguère les maisons, pointait encore sa flèche et plus à gauche, deux tours rondes et quelques fenêtres à croisillons parlaient de féodalité. Tout autour, les vieux logis déserts s'effondraient lentement, au rythme des orages, des hivers ou du vent, pierre à pierre, dans le chuintement du sable les liant autrefois. De ce passé, il ne restait que de grands fantômes de murs soutenant, par quel miracle, un vieil évier de pierre, un volet branlant, une porte entrouverte. Des tas de gravats envahis par les ronces, des tuiles émiettées sur des amas de poutres, gisaient, balisant le chemin bordé d'orties qui courait encore à l'église. Parfois, comme une prière, un lierre attendrissant l'espace, de ses doigts crochus grimpait jusqu'au soleil.

Par vagues successives, les habitants s'étaient éparpillés plus bas, près de la route grise escortée d'un rideau de peupliers. Là, dans l'enchâssure de grands prés, de vergers habillés de fleurs, la vie leur paraissait plus douce.

Max Desnoyers de Bellefont y coulait des jours partagés entre la tenue de son Etude et son piano, feuilletant le passé comme un vieux journal, à l'abri d'un château construit par ses ancêtres, à mi-hauteur entre le Pied de Ville et la route. Et de ses souvenirs renaissait sa jeunesse, celle-là même qu'il voyait briller dans les yeux des enfants ivres de ses paroles. Pour son plus grand plaisir, Victor Hugo, Alphonse Daudet et Jules Verne étaient leurs auteurs favoris, ceux dont ils choisissaient tout naturellement la couverture verte rehaussée d'or, les soirs de veillées au château.

- Elle s'est vraiment battue toute la nuit, la petite chèvre ? s'étonnait-on, avec un peu de respect dans la voix.

Les mains sur les genoux, il déversait l'eau fraîche de son enfance à ces assoiffés que rien n'aurait pu détourner de l'écoute. Et l'aventure prenait corps, portée à dos de mots, toujours plus loin. Des mots inconnus dont ils brodaient l'image au gré de leur désir. Certains soirs, Esméralda faisait danser sa chèvre, sa jupe couleur de flammes, brûlait le pauvre Quasimodo, non plus sur le parvis de Notre-Dame, trop grand, trop loin pour eux, mais sur la place du village. Quand l'astrolabe les emportait autour d'un monde promis en quatre-vingts jours, le dos rond de leurs montagnes dressait un décor familier qu'ils laissaient à regret pour des continents inconnus dont ils ignoraient tout.

Quelquefois, délaissant les classiques, on s'en allait rôder là-haut, dans les vieux murs, voler à l'odeur d'une ruine une histoire aussi fausse que possible mais qui faisait frémir par habitude.

- La dame blanche de la tour, tu l'as vue ?
- Ma grand-mère m'a dit ...

Revue et corrigée, l'histoire bruissait de fantômes, se vêtait de lunes pleines, courait sur les collines aux mille feux follets. Dans l'instant, la frayeur, pâlisant la lampe, devenait palpable. Resserrant le cercle dans une sorte d'attente glacée, les chaises se rapprochaient tout près du conteur. Quand il baissait le ton, on percevait la voix des flammes chuchotant de très vieux secrets que seule la ronde des livres sur les étagères, courant tout autour de la vaste pièce, pouvait révéler. Alors, trouant l'instant magique d'une voix fluette, la Comtoise parlait d'heure tardive. Le charme était rompu, il fallait remiser ce qui restait à dire.

- Demain , s'inquiétaient les enfants.
- Demain, leur promettait-il.

Le long du couloir sombre, dans un concert de galoches, Max accompagnait les enfants enveloppés de peur, escortés de l'oeil froid des ancêtres figés dans une succession de cadres de bois doré. D'un commun accord

s'accéléraient les notes face à la grande armure du chevalier qui sournoisement surveillait l'entrée.

Face à la porte charretière, sous une lune haut placée, il tapotait une petite épaupe, rajustait un capuchon, enfonçait un bonnet.

- Il fait froid, disait-il. Mais ne courez pas, vous pourriez glisser.

Il n'évoquait jamais la peur, qui les tenaillait pourtant et les ferait courir à perdre haleine dans la nuit noire, jusque vers leur logis.

- Les garçons n'ont jamais peur, c'est bien connu ! répondait-il aux protestations de sa mère et de sa tante, venues en auditrices assidues.

Bien évidemment, les deux sœurs ne l'entendaient pas ainsi et pourraient citer, si on voulait leur prêter une oreille, des cas de garçons aussi peureux que des filles.

- Cela peut attendre demain, coupait gentiment, sur le seuil de la chambre qu'elles partageaient tout près du salon.

Une fois de plus, la nuit lui paraissant trop pleine pour dormir, il se dirigea vers l'escalier de pierre conduisant à l'étage où se trouvait le salon de musique. La tête pleine d'idées sombres, il pourrait s'évader d'un monde qu'il détestait.

Elle sera bien ici, pensa la mère. Elle mangera à sa faim.

Le vieux car à gazogène les avait déposées, lourdes de chaleur, après un long voyage en train, éreintées, sans couleurs, tout imprégnées de l'odeur noire du charbon. De la route, un tronçon de chemin, d'ornières et de cailloux, qu'il fallait grimper à pied, montait jusqu'à l'auberge.

La jeune femme essoufflée posa sa valise face à l'aubergiste qui les attendait sur le pas de la porte.

Noir du minuscule chignon couronnant le sommet de sa tête, noir du long tablier la couvrant jusqu'aux pieds, noir de l'ouvrage, lisible sur ses mains, seuls étaient bleus chez Nathalie, de curieux petits yeux à l'abri de lunettes rondes.

« C'est qu'elle en voyait passer de ces affamés de la ville ! » Certains posaient leurs valises un temps pour se reposer et repartir plus loin, à l'abri de la folie des hommes. « Disparus sans laisser de traces ! », disait-elle avec un geste de la main. D'autres s'installaient là-haut parmi les ruines. L'homme remontait quelques murs où loger leurs nuits, la femme arrachait les orties, ouvrant ainsi un passage à la sombre cuisine tenant encore debout. « Toujours des gens discrets, aux visages amaigris, aux noms imprononçables ! »

Ce jour-là, tout était différent.

-Il s'agit uniquement de l'enfant, spécifia la jeune femme.

Nathalie s'attendrit un instant sur le minois au teint pâle, les fins cheveux blonds coupés court, les jambes trop minces. Son regard perçant monta jusqu'à la mère, fouilla le visage inquiet, les lèvres fines, l'abondante chevelure d'un blond cendré... Ce serait plus facile. Elle avait un jeune couple, les Bernard. Sans enfant, Emile et Anna feraient l'affaire...

- Je n'ai rien pour la nourrir, avouait la mère. A Marseille, c'est impossible, nous manquons de tout.

Nathalie hocha la tête en signe de compréhension.

- Pour l'heure, il faut vous reposer, et, baissant la voix sans nécessité, je vais vous préparer un bon repas et un lit...ajouta-t-elle.
- Deux... Spécifia la jeune femme. Je ne pourrai pas dormir avec elle. Line donne des coups de pieds et... Elle hésita avant d'avouer : Elle s'oublie parfois.

Fait de peu d'importance que Nathalie rejeta avec un haussement d'épaules.

- C'est pour combien de jours ?
- J'aimerais rencontrer ces Bernard au plus vite.

Et le car l'emporta, le surlendemain à l'aube, sans explications, sans au revoir, alors que Line, loin de se douter, dormait à poings fermés.

A suivre

